

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marius PASQUIER

Le maître de chapelle  
(à la mémoire de Louis Broquet)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 26-29

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## Le maître de chapelle

Dans la salle de musique occupée si longtemps par Monsieur Broquet, il y a une armoire que je me refuse à ouvrir parce qu'il en avait gardé la clef jusqu'au dernier moment, et je m'attends toujours à le voir arriver discrètement pour tirer son chapeau, un vieux chapeau d'occasion qu'il mettait régulièrement lorsqu'il allait dire son bréviaire dans la campagne. Il en sortit un jour, non sans se faire prier un peu, le précieux manuscrit du *Malbrouk*, ce petit chef-d'œuvre où il réussit à évoquer, en une savante polyphonie, un drame profondément humain. On croyait qu'il l'avait déchiré quelques années auparavant, à la suite d'une malheureuse répétition. Après avoir soufflé dessus pour en enlever la poussière, il me le tendit en disant : « — Si cela peut vous rendre service... ». Tant qu'elle demeurera secrète, cette armoire, c'est un peu de lui-même qui continuera d'être présent là, avec cette richesse intérieure qu'une pudeur instinctive lui interdisait de livrer.

Il avait une façon unique de vous offrir une cigarette en la retenant dans le paquet et ne vous donnait du feu que si vous formuliez une demande adéquate. Cette exigence continue de logique risquait de vous rebuter si vous ne preniez garde au tic de son nez et au sourire-éclair qui écartait à peine les commissures de ses lèvres. Avec infiniment de délicatesse, ce maître incomparable savait faire appel au sens du ridicule. Toute vaine grandiloquence, toute enflure de style, tout emballement romantique ne résistait pas à l'un de ses mots chargés d'humour. Avec quelle lucidité il discernait les qualités qui se dissimulaient sous les maladresses inévitables des débutants, avec quelle indulgence il encourageait les essais les plus timides quand il y découvrait un peu de sincérité ! Les nombreuses sociétés qu'il eut l'occasion d'examiner lors des fêtes de chant devraient conserver précieusement ses rapports laconiques où, en quelques lignes et sans jamais blesser, il dénonce les fautes de goût élémentaires, en trouvant toujours moyen de relever tels mérites et de lancer quelques fleurs.

Il composait dans sa chambre de l'Abbaye, une vraie cellule de moine qu'il voulait silencieuse et impénétrable. Il y

avait là un vieux piano presque aphone dont il se servait rarement, tant il craignait de déranger ses confrères. Ses amis, il les accueillait dans la salle de musique du collège : chanteurs de Collombey et d'ailleurs qui venaient lui payer à leur façon la dîme de leur reconnaissance, artistes qu'il faisait venir pour des concerts organisés en collaboration avec M. Léon Athanasiadès, l'infaillible pianiste-accompagnateur, son vieil ami ; il mettait tout le monde à l'aise et les charmait par sa conversation pétillante d'esprit et sa vaste culture. Je vous assure que pour lui le *vin* avait une *âme* : ce n'est pas pour rien qu'il l'a mise en musique.

Il aimait cette salle exposée au soleil du matin et là, peut-être, ne refusait-il pas d'écouter les oiseaux. En tout cas, pendant près de vingt-cinq ans, il fit répéter à ses petits chanteurs du collège, en les martelant nerveusement au piano, les admirables motets et les messes de la Renaissance qui, à ce moment-là, venaient si heureusement renouveler le répertoire religieux dans le pays. La plupart de ces enfants étaient loin de soupçonner la valeur de ce chef qui les entraînait irrésistiblement dans son interprétation très personnelle de cette musique. On ne saura jamais la somme de peine et de patience que lui coûta la mise au point de pareils chefs-d'œuvre. Les traditionnels concerts de la mi-carême, donnés en l'église abbatiale, révélèrent à un nombreux public les qualités du *chœur mixte* qu'il avait formé. Au concours de Saint-Maurice, en mai 1929, l'exécution du *Gloria* de la *Missa brevis* de Palestrina lui valut un véritable triomphe ; on dut biser cette pièce et il accomplit le tour de force d'en modifier complètement l'interprétation. Voici en quels termes s'exprime le rapport du jury, signé Troyon, Bovet, Meister :

... Cette liberté d'interprétation est une liberté intelligente, sans mièvrerie, expressive, humaine. C'est vivant et beau, et il faut féliciter ce superbe chœur et son distingué chef pour la magnifique exécution de cette œuvre.

Mais c'est avec le *chœur des chanoines* qu'il réussit pleinement à exprimer toutes les subtilités de ses dons de chef. Il eut la chance de grouper une douzaine de confrères aux voix belles et bien entraînées avec qui il donna de nombreux concerts spirituels dans les villes et les villages du Valais et du canton de Vaud, ainsi qu'à Radio-Lausanne. On peut dire sans exagérer, je pense, que ce rayonnement fut pour beaucoup dans le renouveau du chant sacré en terre romande.,

Il dirigeait sans avoir l'air d'y toucher, la main gauche posée sur la partition et n'intervenant que quand il le fallait, la main droite, nerveuse et sensible, dessinant rigoureusement la mesure. Ce dépouillement volontaire du geste extérieur favorisait sans aucun doute l'impression de recueillement qui se dégageait de ses interprétations. Son regard appelait chaque voix et lui assignait son rôle exact dans la structure complexe de la polyphonie. Les répétitions ne duraient jamais bien longtemps, il se contentait de mettre rapidement au point le solfège, et le jour de l'exécution son fluide extraordinaire agissait comme par miracle. Je me souviens de l'émotion à peine contenue que produisait sur M. Charles Matt, un autre de ses grands amis et précieux collaborateurs, l'audition de tels motets de Palestrina ou de Vittoria. Il assistait à la répétition générale, ne trouvait pas de mots assez élogieux pour témoigner son admiration et sortait tout bouleversé : « — Je ne sais pas comment Broquet s'y prend pour arriver à un pareil résultat avec ces bougres de gamins... »

Ces rares fois où il nous fit exécuter des œuvres de sa composition, cantiques à la Vierge ou chants populaires harmonisés, sa modestie le poussait à les signer avec des noms d'emprunt qui ne trompaient personne, parce que, dès la deuxième mesure, des accords savoureux trahissaient son style si personnel. Mais tous les fidèles purent entendre, chaque dimanche et surtout les jours de grandes fêtes, ses improvisations magistrales obéissant aux formes classiques de la fugue et du choral figuré, et nourries aux sources de son intelligence et de son cœur. Le vieil orgue à qui il confia ses confidences les plus secrètes a disparu douze ans avant lui, mais il eut tout de même la joie de réaliser le grand rêve de sa vie, celui de doter l'abbaye d'un instrument vraiment royal. Devant cet orgue flambant neuf, au mécanisme raffiné, il eut la réaction d'un enfant pauvre en présence d'un jouet trop beau pour lui. Cela s'apprivoise comme des personnes, ces jouets-là. Il prit sur lui d'en payer une partie et pour cela travailla comme un vrai pauvre.

Et voici peut-être le témoignage le plus émouvant que ce religieux nous ait laissé : lui qui avait certainement l'étoffe d'un grand compositeur vécut si scrupuleusement son vœu de pauvreté qu'il en vint à considérer son art lui-même avec un désintéressement total et qu'il réalisa ainsi le chef-d'œuvre qui dépasse toutes les réussites humaines de l'art, une

âme de pauvre. C'est là un paradoxe qui ne se résout qu'au regard de la foi, il ne faut pas chercher ailleurs la source de son rayonnement si bienfaisant auprès de tous ceux qui eurent le privilège de l'approcher, surtout durant les derniers mois de sa maladie.

Pour ceux qu'auraient pu agacer certains côtés de son tempérament, je citerai ces lignes de Thomas Merton :

Parfois, des hommes vraiment saints ont été d'un commerce tout à fait exaspérant et tout à fait pénible. Mais Dieu permet quelquefois aux hommes de conserver certains défauts, certaines imperfections, quelque tare secrète ou quelque bizarrerie, même après être parvenus à un haut degré de sainteté, et c'est à cause de cela que leur sainteté leur demeure cachée, à eux et aux autres hommes.

Et maintenant, qu'il nous soit permis d'imaginer notre cher chanoine Broquet dans le royaume du Père, tout confus d'avoir à occuper une place aussi glorieuse tout près des Martyrs d'Agaune qu'il célébra dans *l'Introït* de leur fête et dans les chœurs de *Terres Romandes*, écoutant les anges chanter sans défaut cet *Hymne à la Charité* dont il pressentit assurément la splendeur quand il mit en musique les vers de Racine :

Sans amour ma science est vaine  
Comme le songe dont à peine  
Il reste un léger souvenir...

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.  
De notre céleste édifice  
La Foi vive est le fondement,  
La sainte Espérance l'élève,  
L'ardente Charité l'achève  
Et l'assure éternellement.

Marius PASQUIER